

Robert Marteau

Deux pièces

Du labyrinthe et du serpent, nous naissons tous.
A tel ou tel moment nous voilà désignés
Pour apparaître dans la suite temporelle,
Insécable et ininterrompue. Aux trois angles,
Les dieux ont mis le coatl quadrillé qui guette
Et qui est prêt à avaler le vide d'où
Le feu vient, à quoi il va ayant fécondé
L'eau, qui enfante la terre quadrangulaire :
Infaillible circulation, essaimage
Infrangible. Cinq habitations divines
Tiennent le ciel sans nœud, ceinture d'où les forces
Surgissent, matière apte à la métamorphose,
Flux qui fait le monde, ensuite en lui-même accueille
Ce qu'il devient : avènement, épiphanie.

Grand Palais, lundi 19 mars 1990. Art précolombien du Mexique. Lecture du numéro 57. Céramique tripode zaachila, Oaxaca. Culture mixtèque. Postclassique tardif (1300-1521 ap. J.-C.). Argile. Hauteur 18 cm, diamètre 17 cm. Museo nacional de antropología.

A partir du moment où le ciel fut divisé par la croix, quatre angles étant ainsi déterminés, la manifestation commença en tant que monde, et le feu produit par rotation de ladite croix, le feu spermatique, féconda le fluide volatil, et c'est alors que furent produites les premières formes aptes à la métamorphose infinie, la ponctuation ignée s'introduisant dans les anses, après avoir été attrapée par les cornes et les crosses. Alors la vie irrépressible, qui n'était avant qu'en Dieu, fut en dehors de qui contient l'être, et l'existence advint jusqu'à ce qu'émergeât la créature douée pour voir ce qui avait été fait et pour le contempler.

Grand Palais, mercredi 21 mars 1990. Art précolombien du Mexique. Lecture du numéro 94 : poterie à couvercle. Calakmul, Campeche. Culture maya. Classique (250-900 ap. J.-C.). Argile. Hauteur 35 cm, diamètre 40 cm. Museo regional de Campeche, casa del Teniente.

Robert Marteau

*Qu Yuan : Li Sao, Jiu Ge et Tian Wen
traduit du chinois et présenté par Jean-François Rollin.
« Orphée » La Différence.*

Tout le propos de la poésie depuis l'origine est de déjouer la science pour porter toujours dans le présent la connaissance, laquelle nous vient souvent par des réponses feignant dans leur formulation la forme de questions. Ainsi procède Qu Yuan dans son *Tian Wen* que nous a traduit, avec le *Jiu Ge* et le *Li Sao*, Jean-François Rollin. C'est que la voie à ouvrir ne cède au pas de qui chemine que lorsque celui-ci a pu se gagner à l'ignorance par le biais de l'innocence. Vous constaterez que si vous répondez avec votre savoir actuel à l'une des questions célestes de Qu Yuan vous chutez irrémédiablement dans la sottise primaire qui court nos rues et même se sent à l'aise en nos laboratoires de recherche. N'entendais-je pas, il y a peu, un savant se proposer de guérir l'humanité de sa tare religieuse.

*Le ciel jusqu'où descend-il ?
Qui le divisa en douze maisons ?*

Devant cela nos astronautes ne peuvent que se tenir cois, et nos sondes spatiales ne sauront que pépier. C'est que pour le poète-chamane qu'est Qu Yuan — et tout poète n'est tel que s'il est apprenti-chamane — chaque question est un degré de l'échelle qu'il gravit, échelle qui n'est autre que l'arbre dont il effectue l'ascension, se restituant ainsi au Jardin originel où tout est dit au présent dans la parfaite évidence. Prenant les clés là où elles furent faites, le traducteur nous ouvre les portes que le raisonnement buté avait rendues aveugles, les murant, ni plus ni moins. Il nous offre et nous permet le transit par les demeures, si

Propice est le jour, la conjonction astrale favorable.

Il nous fait entendre le chant à notre ouïe absolument neuf tant par les vocables convoqués que par leur arrangement.

*De glycine mes rideaux, de coumaroune ma taude,
D'orchis mes rames, d'orchidée mon pavillon.*

La convocation, l'ébranlement, magiquement nous parviennent, conduits sans faiblesse après avoir été accueillis dans leur jet. Ce qui est intitulé *le neuf, les chants*, nous le recevons comme un autre *Cantique des cantiques*. Cette suite possède la ferveur, la haute tension, prélude à la foudre par quoi s'unissent ciel et terre. Les

tourments de l'amour, les douleurs de l'éloignement sont dits dans la noblesse farouche que seuls les gestes hiératiques sont aptes à traduire et contenir :

*J'ai abandonné au fleuve mes manches,
Laisse mon chemisier au bord de la Li,
Cueilli sur l'île plate la commélyne
Pour l'offrir peut-être à celui qui reste lointain.*

Qu Yuan, puis son traducteur en langue française font voir comment le mythe se dit en la fable, soit dans la parole même, de laquelle il est indissociable en tant que source qui ne saurait pourtant préexister au cours. Par l'adhésion et l'adhérence aux choses, par les souffles, le poète du *Li Sao* remonte aux causes. Le traducteur ici exerce pleinement son métier par le soin qu'il prend de conduire, à travers l'accumulation due aux intempéries, le vrai sens jusqu'au lecteur. Ainsi voit-on qu'il ôte à « César » ce que celui-ci s'était, avec le temps et la dégradation consécutive, indûment accaparé, cela pour le restituer à l'origine. Il détartre le texte pour que circule à nouveau le flux universel. A cette fin, il dégage le mot des proliférations jusqu'à ce que réapparaisse le radical. Il le décape, le débarrassant de la crasse sociale qui l'a recouvert au long des siècles et particulièrement sous la terreur maoïste où l'idéologie abaissa tout au sens le plus primaire en obnubilant le sens premier et fondamental. Le poème rendu à lui-même dès lors irradie, ayant retrouvé sa vraie parole, et sa langue, celle des oiseaux, dans l'essor et la volatilité :

*Phénix et phéniges levant le rouge étendard de leurs ailes
Haut virevoltent, tournoient en formation.*

Oui, l'auteur est bien un poète de la Voie : ce qu'il désire, c'est restaurer l'ordre perdu, honorer les sages de l'Antiquité, ses initiateurs, ce qui lui fait dire :

*« Vrai ! j'avais reçu des passeurs d'autrefois le don de justice propre à la licorne
des montagnes pareille à l'eau paisible »* (licorne dont l'ivoire chasse les pestilences).

Le remarquable mérite de la traduction du poète Jean-François Rollin, c'est de mener, par concomitance du sens et du son, à leur épiphanie, soit à leur lumière vraie, celle de la Tradition (transmission par les *passeurs*), ces chants du plus ancien poète dont la Chine ait recueilli quelques écritures.